

Les Artisans et la Conscience de Classe Ouvrière nouvelles recherches aux États-Unis

David Montgomery

Volume 3, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1lt3art09>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Committee on Labour History

ISSN

0700-3862 (print)

1911-4842 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Montgomery, D. (1978). Les Artisans et la Conscience de Classe Ouvrière: nouvelles recherches aux États-Unis. *Labour/Le Travailleur*, 3, 233–242.

LES ARTISANS ET LA CONSCIENCE DE CLASSE OUVRIÈRE: *nouvelles recherches aux États-Unis **

David Montgomery
University of Pittsburgh

La question posée par la formation de la conscience de classe des ouvriers américains se présente sous plusieurs aspects. Depuis peu, de nouvelles enquêtes ont été effectuées au sujet des artisans. Leurs moeurs, leurs luttes et leurs idées ont fait l'objet de recherches particulièrement poussées et fructueuses. C'est mon intention ce soir de faire un bilan, qui ne prétend pas être exhaustif, de cette nouvelle littérature, d'examiner son apport à notre connaissance de l'univers et des mentalités artisanaux et du rôle des artisans dans la formation de la conscience de la classe de l'ouvrier industriel du XIXe siècle.

Les classes laborieuses de la jeune République, ou des colonies qui l'ont précédée et lui ont donnée naissance, n'ont guère retenu l'attention des historiens américains avant les années 1960. Ceux qui, malgré tout, s'y sont intéressés, ont trouvé un modèle pour leurs recherches dans le travail de Carl Bridenbaugh et de Richard B. Morris.¹ À partir d'archives judiciaires, de pamphlets politiques et de travaux d'érudits locaux, Bridenbaugh et Morris ont examiné à fond le rôle des artisans dans la vie quotidienne à l'âge colonial et lors de la lutte pour l'Indépendance. Les deux auteurs ont décrit le rôle des maîtres et des compagnons dans l'économie urbaine, les rapports sociaux dans le travail domestique géré par les maîtres, et la participation collective des maîtres, des compagnons et des apprentis dans les luttes révolutionnaires.

* This paper was presented at the Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française in 1977 at the Université du Québec à Rimouski. I am deeply indebted to Professor Peter Simoni, Dalhousie University, for his extensive assistance with the style and grammar of this article.

¹ Bridenbaugh, *The Colonial Craftsman* New York 1950; Bridenbaugh, *Cities in Revolt; Urban Life in America, 1743-1776* New York 1955; Morris, *Government and Labor in Early America* New York 1946.

Le monde des plantations a aussi été étudié pour saisir les relations complexes qui s'y tissaient entre les artisans libres, les propriétaires, et les esclaves. L'oeuvre de Bridenbaugh et de Morris est compréhensive voire encyclopédique, et offre toujours un point de départ à qui veut examiner et comprendre le dix-huitième siècle.

Il faut aussi citer Arthur M. Schlesinger, père, qui en 1917 publia *The Colonial Merchants and the American Revolution*.² Dans cette superbe étude du rôle dirigeant joué par les négociants dans la lutte contre le régime anglais, Schlesinger esquisse un portrait des comités des militants et des foules populaires urbaines. Dans sa narration de l'essor du mouvement pour l'indépendance, il insiste sur les rapports dialectiques entre les marchands et les manifestations populaires contrôlées, selon lui, par les comités radicaux. Pendant une vingtaine d'années après sa publication, le livre de Schlesinger a servi de modèle à d'autres études sur les artisans et les comités radicaux dans diverses villes des colonies, mais aucune de ces études n'a été à la hauteur de l'original.³ À noter toutefois, que Schlesinger a toujours dépeint la foule en tant que marionnette, agissant selon la volonté des comités ou selon celle des marchands les plus radicaux. Malgré sa contribution à notre compréhension du rôle majeur joué par le menu peuple et, surtout, par les artisans dans les luttes révolutionnaires et de l'héritage intellectuel de la Révolution chez les artisans, Schlesinger n'a reconnu aux artisans aucune indépendance, ni mentale, ni physique. De plus, Morris, Bridenbaugh et Schlesinger ont, tous les trois, ignoré tout conflit possible entre maîtres, compagnons, et manoeuvres au cours du dix-huitième siècle. Le menu peuple agissait, selon ces historiens, comme un seul corps social.

Malheureusement il n'y avait aucune étude comparable aux précédentes pour les premières décennies du XIX^e siècle, celles de l'industrialisation. Dans le premier tome de *History of Labour in the United States*⁴ dirigé par John R. Commons, les auteurs tentaient de réduire les luttes artisanales en deux types bien distincts. L'un, que les auteurs ont nommé la «tentative syndicale», se caractériserait par le refus des artisans de permettre l'intrusion d'ouvriers sous-qualifiés dans leur marché de travail. L'autre s'assimilerait aux luttes réformistes, démocratiques, poursuivies au nom du «citoyen» et dont les revendications engloberaient le droit à l'instruction publique, le suffrage universel, etc. Cette analyse excessivement binaire des luttes des artisans qu'on fait Commons et ses collègues a failli rendre leur livre sans valeur. Plus utile fut le petit livre célèbre de Norman J. Ware, *The Industrial*

² *The Colonial Merchants and the American Revolution, 1763-1776* New York 1917.

³ Par exemple, John C. Miller, *Sam Adams: Pioneer in Propaganda* Stanford, Cal. 1936; Dixon Ryan Fox, *Yankees and Yorkers* New York 1940; Irving Mark, *Agrarian Conflict in Colonial New York* New York 1940; Richard B. Morris, *The Era of the American Revolution* New York 1939.

⁴ New York 1918.

*Worker, 1840-1860.*⁵ Norman Ware trace soigneusement la dégradation économique des artisans et l'érosion de leur dignité et de leur indépendance face à la généralisation du travail à domicile et à l'essor de la grande industrie. Ware s'intéressait à un genre de vie en disparition. Les artisans qu'il étudiait et dont il s'est fait en quelque sorte l'interprète étaient les victimes impuissantes du progrès économique. Rien de semblable donc à cette avant-garde des villes en révolte à l'instar des artisans de Bridenbaugh. Point, aussi, de continuité de tradition intellectuelle entre les artisans et les ouvriers, membres du jeune prolétariat. Selon Ware, lorsqu'à partir de 1850 le mouvement ouvrier entama une «phase agressive» de son histoire, les revendications économiques que les ouvriers avaient formulées ne portaient aucune trace des rêves utopiques nourris par les artisans en voie de disparition des décennies antérieures.

Voici donc un court bilan des études sur les artisans et sur la conscience de classe des ouvriers tel qu'on l'aurait fait au début des années soixantes. C'est alors que l'éruption des luttes populaires massives et la renaissance de critiques du système capitaliste contemporain ont fait surgir un nouvel intérêt historique aux anciennes luttes et aux idées des classes laborieuses américaines. Cette décennie fut marquée par la parution en Angleterre de nouveaux livres de Thompson, de Hobsbawm, de Rudé, et de Foster. Leurs lecteurs avaient devant eux de nouvelles méthodes passionnantes pour l'étude historique des classes populaires.⁶ Quatre grands thèmes développés par Thompson ont eu des retombées sur l'historiographie américaine. Ce sont: premièrement, l'étude de longue durée des effets du développement du capitalisme sur les artisans; deuxièmement, la réinterprétation du rôle des artisans comme relais intellectuel entre les radicaux bourgeois (jacobins) du dix-huitième siècle et les travailleurs de XIXème siècle; troisièmement, l'examen de la résistance aux tentatives du capitalisme industriel d'imposer aux ouvriers une nouvelle discipline, liée au respect des horaires rigides (fixed time discipline); quatrièmement, l'analyse des mentalités populaires abordées à travers le comportement et la composition des foules. Je voudrais à ce point examiner de plus près chacun de ces quatre thèmes.

Sur la question de la création de la classe ouvrière, Thompson a, bien entendu, suivi Marx pour qui ce n'est pas seulement la naissance de l'usine qui est à l'origine de cette création mais encore plus toute la croissance

⁵ Boston 1924. Voir aussi William A. Sullivan, *The Industrial Worker in Pennsylvania, 1800-1840* Harrisburg 1955.

⁶ E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class* New York 1963; E. J. Hobsbawm, *Primitive Rebels: Studies in Archaic Forms of Social Movements in the 19th and 20th Centuries* New York 1965; George Rudé, *The Crowd in History, 1730-1848* New York 1964; John Foster, *Class Struggle and the Industrial Revolution: Early Industrial Capitalism in Three English Towns* London 1974; Gwyn A. Williams, *Artisans and Sans-Culottes: Popular Movements in France and Britain during the French Revolution* New York 1969.

prolongée du capitalisme. C'est-à-dire que la subordination du travail au capital, la division du travail et la spécialisation de la main d'oeuvre, le remplacement du travail qualifié par celui des femmes et des enfants, le déclin de l'apprentissage et la polarisation de la richesse et de la misère ont tous précédé, et non pas suivi, la mécanisation et l'usine. Il ne s'agit pas vraiment d'une transformation de la société traditionnelle en une société industrielle selon la signification actuelle du terme modernisation. Ainsi, d'après les recherches récentes de Gary Nash, la colère et la combativité des travailleurs urbains lors de la Révolution auraient pour cause la misère du menu peuple et l'accroissement sensible des inégalités économiques dans ce pays pré-industriel et d'abondance. Entre 1735 et 1771, le nombre de personnes imposables aurait diminué d'un tiers malgré l'accroissement de la population globale. Plusieurs écrivains contemporains étaient déjà sensibles à cette ruine des couches moyennes de la société. Lors des émeutes provoquées par le *stamp act*, le sac des maisons des riches témoignait pleinement de l'humeur des artisans et des manoeuvres bostoniens. Les comités des maîtres, des avocats et des marchands radicaux qui jusqu'alors avaient dirigé les manifestations s'acharnaient dès ce moment à empêcher cette destruction des hôtels, des carrosses, des objets d'art et des bibliothèques. La lutte des artisans des grandes villes visait moins l'Angleterre que les causes évidentes et locales de la misère artisanale.⁷

Le travail de Gary Nash nous aide à comprendre aussi les causes de l'éruption des luttes économiques et des syndicats artisanaux à partir du 1800. Dans sa thèse de doctorat, Howard B. Rock a bien démontré l'importance et l'acharnement des conflits opposant maîtres et compagnons dans la plupart des métiers dans la ville de New York au cours des premières décennies du XIX^{ème} siècle. Rock s'est servi de deux critères pour étudier la condition ouvrière: à savoir, le rapport maître/compagnon par métier, et l'importance de la fortune accumulée en fonction de l'âge des ouvriers. À l'aide de ces deux critères, Rock a pu faire ressortir la détérioration de la condition ouvrière et a pu, en particulier, mettre en lumière les freins qui s'opposaient à l'ascension sociale des ouvriers provoquant une intensification des luttes de classe. Aux États-Unis, tout comme en Europe, c'étaient les ouvriers du livre, les tailleurs, les cordonniers, et les ouvriers du bâtiment qui étaient à l'avant-garde de la contestation. Mais alors que ce rôle des ouvriers était déjà connu des historiens, l'étendu du conflit reflétant l'écart qui allait croissant entre maîtres et compagnons dans les métiers les plus peuplés, et la rupture politique

⁷ Nash, "Social Change and the Growth of Prerevolutionary Urban Radicalism," dans Alfred. F. Young (éd.), *The American Revolution: Explorations in the History of American Radicalism* DeKalb 1976, pp. 3-36. Voir aussi James A. Henretta, *The Evolution of American Society, 1700-1815* Lexington, Mass. 1973; Raymond A. Mohl, "Poverty in Early America. A Reappraisal: The Case of Eighteenth Century New York City," *New York History* 50 (1969), pp. 5-27.

entre les compagnons et les clubs démocrates-républicains qui servaient de tribune à l'expression politique des maîtres, leur étaient moins bien connus.⁸

Deux autres études importantes qui ont affiné nos connaissances des mutations qu'a subites la vie des artisans à l'occasion de la réorganisation capitaliste de la production et, ensuite, lors de son organisation industrielle, méritent d'être citées. Dans le livre tout récent d'Alan Dawley, *Class and Community*, consacré à l'étude des cordonniers de Lynn dans le Massachusetts, l'auteur signale les effets perturbateurs sur l'ancienne organisation familiale de la production — où les femmes, les apprentices, voire, quelques compagnons travaillaient sous la direction du maître — qu'a provoqués la croissance rapide au début du XIX^{ème} siècle du travail à domicile.⁹ Par ce système, les marchands, et quelques maîtres importants, ont engagé directement les divers ouvriers qui produisaient pour le compte des premiers. Ce faisant, ces entrepreneurs ont accentué les écarts sociaux, et, tout en réduisant les prix, donc les salaires qu'ils ont payé pour le travail à la pièce, ils ont provoqué l'éclatement de l'autorité paternelle du cordonnier. Dès 1850, les machines à coudre ont permis aux marchands et aux maîtres importants de réunir les hommes et les jeunes femmes dans les usines et d'appliquer aux secteurs artisanaux de l'industrie une pression immense. Cette pression provoqua la grève de l'hiver de 1860 à laquelle participèrent 30.000 ouvriers. C'était la grève la plus importante que les États-Unis avaient connue jusqu'alors.

On peut mettre à l'actif de Dawley, le fait qu'il ne s'arrête pas au triomphe de l'usine. Dawley a perçu à travers les luttes qui ont suivi la grève de 1860 dans les fabriques de chaussure et à travers les syndicats de ces ouvriers, les Chevaliers de Saint Crispin et les Chevaliers du Travail, une mutation progressive par laquelle la revendication de l'égalitarisme artisanal a fini par faire place à la conscience de classe accompagnée, de même qu'en France, par une forte sensibilité politique, ce qui a donné lieu à la naissance des premiers bastions du socialisme aux États-Unis.

C'est sur cette continuité de l'histoire de la classe ouvrière, depuis l'époque pré-industrielle à l'âge industriel, qu'insistent aussi Laurie, Herschberg et Alter dans leur étude sur les immigrés travaillant dans l'industrie de Philadelphie.¹⁰ D'après leur étude, la production de biens de consommation, quoique capitaliste, restait artisanale jusqu'aux années quatre-vingts. Ce travail pénible des artisans, en particulier des tailleurs, des cordonniers,

⁸ Rock, "The Independent Mechanic: Tradesmen of New York City in Labor and Politics during the Jeffersonian Era." thèse de Ph.D., New York University, 1974. Voir aussi, Alfred F. Young, *The Democratic Republicans of New York: The Origins, 1763-1797* Chapel Hill, North Carolina 1967.

⁹ *Class and Community: The Industrial Revolution in Lynn* Cambridge et London 1976.

¹⁰ Bruce Laurie, Theodore Herschberg, et George Alter, "Immigrants and Industry: The Philadelphia Experience, 1850-1880." *Journal of Social History* 9 (Winter, 1975), pp. 219-67.

des ébénistes leur a tout juste permis de vivoter. Les ouvriers spécialisés et même les manoeuvres des usines gagnaient plus — parfois beaucoup plus — que ces artisans des métiers anciens. Alors que les Irlandais, qui à leur arrivée ne possédaient aucun métier, avaient trouvé dans les grandes usines métallurgiques un moyen d'accéder aux connaissances requises pour les occupations plus exigeantes, et partant plus rémunératrices, les Allemands qui pouvaient continuer à pratiquer aux États-Unis leurs anciens métiers et accéder même au rang de maître, tombaient dans la misère.

Laurie, Herschberg, et Alter ont sans doute découvert l'explication de la force de l'anarchisme chez les immigrés d'origine allemande au cours des années quatre-vingts. Il ne s'agirait point de l'héritage allemand, mais plutôt du passé récent américain des immigrés. Malheureusement, les auteurs ne s'étaient pas posés la question des origines de l'anarchisme allemand laissant donc à d'autres chercheurs la tâche de résoudre le problème. Quoiqu'il en soit, simplement suggérer l'importance du passé américain des immigrés, c'est en même temps souligner la durée et la continuité de la rencontre néfaste des artisans avec le capitalisme.

Nos dernières observations mènent au deuxième thème des nouvelles recherches: à savoir, le rôle joué par les artisans dans la transmission de l'héritage jacobin à la classe ouvrière. La nouvelle biographie de Thomas Paine d'Eric Foner, parue l'année passée, a souligné les rapports entre l'idéologie jacobine et la vie artisanale.¹¹ Pour les artisans, le «producteur» était synonyme de «citoyen». Toutefois, Alfred Young, Gary Nash et Dirk Hoerder ont démontré dans leur travaux récents que les compagnons formulaient leurs propres revendications pendant l'époque révolutionnaire. Outre le suffrage universel (masculin s'entend), ils ont exigé l'ouverture des séances gouvernementales, des journées de congé pendant les réunions municipales («town meetings»), la loi du maximum, et la levée en masse pour vaincre les armées anglaises. Quoique ne constituant pas un programme de classe, ces revendications diffèrent de celles formulées par les comités des maîtres et des marchands radicaux.¹² Et Foner a démontré que c'étaient les compagnons et les manoeuvres de Philadelphie, rassemblés dans la milice populaire, qui après la libération de leur ville ont poussé même Thomas Paine à réclamer la loi du maximum.¹³

¹¹ *Tom Paine and Revolutionary America*. New York 1975.

¹² Young, *American Revolution*, pp. 29-32, 235-66, 459-61; Young, "Pope's Day, Tar and Feathers, and 'Cornet Joyce, jun': From Ritual to Rebellion in Boston, 1745-1775," papier présenté à l'Anglo-American Labor History Conference, Rutgers University, 1973. Voir aussi Jesse Lemisch, "Jack Tar in the Street: Merchant Seamen in the Politics of Revolutionary America," *William and Mary Quarterly*, Third series, 25 (1968), pp. 371-407; Lemisch et John K. Alexander, "The White Oaks, Jack Tar, and the Concept of the 'Inarticulate'," *William and Mary Quarterly*, Third series, 29 (1972), pp. 109-36.

¹³ Foner, "Tom Paine's Republic: Radical Ideology and Social Change," dans Young, *American Revolution*, pp. 212-17.

On sait bien que tout au long du dix-neuvième siècle le mouvement ouvrier américain a emprunté un langage datant de la Révolution pour exprimer ses revendications. On évoquait la nécessité de défendre la République et l'égalité contre le développement du pouvoir monopoliste. La Fédération américaine du travail, par exemple, prévoyait un grand rassemblement populaire pour «the fast-coming grand struggle between Capital and Labor, involving the perpetuation of the civilization we have so laboriously evolved.»¹⁴ En effet, une centaine d'années après la Révolution c'étaient de leur civilisation et de leur République que ces ouvriers parlaient, et pour eux c'était les capitalistes qui menaçaient de subvertir les institutions issues de la Révolution.

L'originalité des travaux de Hoerder et de ses collègues consiste à démontrer que l'idéal républicain ne fut pas l'apanage uniquement de Paine et des comités révolutionnaires, mais que les pauvres travailleurs s'en sont réclamés aussi. Leur propre révolution n'était jamais qu'un rêve sans manifestation littéraire, sans philosophie articulée. Cependant, ce rêve a guidé quatre générations d'ouvriers, et a conféré une signification spéciale à la Déclaration de l'Indépendance. Deuxièmement, Hoerder et ses collègues ont démontré que dans l'optique des artisans, l'exploitation serait éliminée de la République, telle qu'ils la concevaient en tout cas. La République serait basée sur le principe du bien public, et non pas sur celui d'«enrichissez-vous». Seule cette tradition idéologique des artisans permet de comprendre la première réclamation des Chevaliers du travail: la suppression du système salarial.¹⁵

Quelque fût l'importance de cette tradition révolutionnaire des artisans dans la formation de la conscience ouvrière des dernières décennies du dix-neuvième siècle, il faut aussi insister sur l'apport des éléments nouveaux: le nationalisme irlandais (comportant des exigences de réforme agraire), le Greenbackisme — c'est-à-dire le mouvement de réforme du système monétaire —, l'anarchisme collectif, et le socialisme. Il incombe aux historiens de saisir les rapprochements entre ces divers éléments, et de les mettre en rapport avec l'héritage idéologique des artisans. Pour le faire, l'historien devrait en premier lieu définir, à l'instar de Hoerder, Foner et Nash, les structures sociales du mouvement ouvrier de la fin du dix-neuvième siècle.

¹⁴ "American Federation of Labor, An Appeal," dans William Trant, *Trade Unions: Their Origins and Objects, Influence, and Efficacy* New York 1888, appendix.

¹⁵ George E. McNeill, *The Labor Movement: The Problem of To-Day* Boston et New York 1887, pp. 454-69; Herbert G. Gutman, "Protestantism and the American Labor Movement: The Christian Spirit in the Gilded Age," dans Gutman, *Work, Culture, and Society in Industrializing America* New York 1976, pp. 79-117; David Montgomery, "The Working Classes of the Pre-Industrial American City, 1780-1830," *Labor History* 9 (Winter, 1968), pp. 3-22; Montgomery, *Beyond Equality: Labor and the Radical Republicans, 1862-1872* New York 1967, pp. 197-260, 425-47.

Le troisième thème développé par Thompson concerne les réactions des artisans à l'intrusion de l'organisation capitaliste de la production. En particulier, la contestation idéologique dont il avait été question ci-dessus, impliquerait une lutte continue et larvée entre, d'une part, les traditions d'auto-gestion et de travail par à-coups des artisans, et d'autre part, le respect des horaires rigides (*fixed time discipline*) imposé par l'organisation industrielle du travail. Dans son recueil d'articles paru sous le titre *Work, Culture, and Society in Industrializing America*, Herbert Gutman a souligné la solidité des coutumes de travail et la résilience des valeurs économiques traditionnelles des artisans face à l'industrialisation. Il y aurait, d'après lui, une culture ouvrière parallèle aux États-Unis du dix-neuvième siècle capable de soutenir les travailleurs dans leur résistance quotidienne aux exigences du capitalisme industriel.¹⁶

Une étude tout récente de l'arsenal à Harpers Ferry effectuée par Merrit Roe Smith corrobore les thèses de Gutman.¹⁷ Les armuriers de cette fabrique, la plupart formés à Philadelphie dans les anciennes traditions du métier, défendaient leur mode de travail contre la pression inexorable de l'État-major à Washington. Les chefs d'artillerie ont réclamé «l'uniformité, la simplicité et la solidarité» dans la fabrique (à la manière de Jeremy Bentham). Néanmoins, en dépit de l'introduction du travail à la pièce, du travail des enfants, et la division de la fabrication des fusils en cinquante-cinq opérations, les armuriers ont réussi à empêcher l'imposition des horaires réguliers et à garder leurs jardins, leurs jeux, et le droit de fréquenter à leur gré la taverne. Un nouveau directeur qui a tenté d'imposer des règles de travail a été fusilé. Selon Smith, le travail des armuriers était dur mais il n'a pas été soumis à un régime fixe de production.

En effet, il semble certain, comme l'avaient déjà proposé par Andrew Ure, Karl Marx, et Adam Smith, que la résistance montée par les artisans contre l'imposition de la discipline industrielle était plus forte que celle montée par les ouvriers d'origine paysanne. Toutefois, deux problèmes exigeant plus de recherches restent à résoudre. Premièrement, ainsi que l'ont montré Dawley, Laurie, Herschberg et Alter, le travail artisanal ne pouvait coexister avec l'usine qu'au prix d'une paupérisation effrayante des artisans réduits pour survivre à travailler dans le «sweat shop». L'intensité du travail s'accroissait alors que les heures s'allongeaient. Ainsi ce n'était plus ces artisans qui allaient mener la lutte en faveur du contrôle du travail et de la journée de huit heures. Cette lutte incombait aux ouvriers qualifiés du bâtiment et de l'industrie moderne.¹⁸ Ce n'est que la tentation à laquelle ont succombé certains

¹⁶ E. P. Thompson, "Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism," *Past and Present*, 38 (Dec. 1967), pp. 56-97; Gutman, *Work, Culture, and Society in Industrializing America*.

¹⁷ Smith, *The Harpers Ferry Armory and the New Technology: The Challenge of Change* Ithaca et London 1977.

¹⁸ David Montgomery, "Workers' Control of Machine Production in the Nineteenth

historiens de tout réduire à l'opposition entre le traditionalisme et le modernisme qui a pu voiler cette évidence.

Deuxièmement, la prédominance des artisans dans les mouvements politiques xénophobes des années 1840 et 1850 continue à soulever des problèmes. Certes, les recherches de Bruce Laurie ainsi que les miennes ont confirmé cette orientation politique de nombreux artisans. Mais, ironiquement, ces mouvements xénophobes, et en particulier les «Know Nothings», servaient de force motrice pour obtenir des réformes utilitaires au niveau municipal et régional. Le contrôle, voire la prohibition, de l'alcool, l'interdiction des jeux et du discours public lors des marchés, le progrès de l'uniformité pédagogique et l'accroissement du contrôle central des écoles, toutes ces mesures avaient été rendues possibles par la montée des partis xénophobes.¹⁹ Nous comprenons toujours mal les contradictions inhérentes à ces mouvements. On ne peut que dire qu'ils ont joué un rôle important dans l'histoire des derniers jours des artisans.

L'analyse des foules constitue la quatrième approche nouvelle pour aborder la question du rôle des artisans dans la formation de la conscience de classe des ouvriers. Permettez-moi ici de ne prendre qu'un exemple. Les études du jeune historien allemand, Dirk Hoerder, sur les luttes populaires à l'époque révolutionnaire ont beaucoup contribué à réviser nos idées des artisans.²⁰ La méthodologie employée avait déjà été utilisée pour l'étude des classes populaires européennes au dix-huitième siècle, et d'autres historiens américains s'en sont aussi servis pour leurs recherches. C'est la sensibilité de Hoerder, proche à celle de Thompson, qui a rendu ses recherches particulièrement utiles et qui lui a permis de clarifier si nettement le rôle, dont il a déjà été fait état ici, des compagnons et des manoeuvres dans les luttes révolutionnaires. Hoerder a, par exemple, saisi la mutation de la composition et de la nature de la foule populaire qui s'est produite vers le milieu du dix-huitième siècle. Auparavant, la foule représentait souvent la communauté entière réagissant contre ses marginaux ou contre des ennemis externes. À partir de 1750 environ, les émeutes ont été animées de plus en plus par la partie pauvre de la population dressée contre les mieux nantis. Dans les grandes villes, les

Century." *Labor History* 17 (Fall, 1976), pp. 485-509; Marion C. Cahill, *Shorter Hours: A Study of the Movement since the Civil War* New York 1932; Gregory S. Kealey, "The Honest Workingman" and Workers' Control: The Experience of Toronto Skilled Workers, 1860-1892." *Labour/Le Travailleur* 1 (1976), pp. 32-68.

¹⁹ Bruce Laurie, "The Working People of Philadelphia, 1827-1853," thèse de Ph.D., University of Pittsburgh, 1971, pp. 103-219; David Montgomery, "The Shuttle and the Cross: Weavers and Artisans in the Kensington Riots of 1844," *Journal of Social History* 5 (Winter, 1972), pp. 411-66; Donald McPherson, "The Fight against Free Schools in Pennsylvania: Popular Opposition to the Common School System, 1834-1874," thèse de Ph.D., University of Pittsburgh, 1977, pp. 77-104.

²⁰ Hoerder, "Boston Leaders and Boston Crowds, 1765-1776," dans Young, *American Revolution*, pp. 233-71.

foules populaires avaient une autonomie et possédaient une gestion qui leur était propre ainsi que des cibles, de sorte que les comités dirigeants du boycottage du commerce anglais devait recourir aux agriculteurs venus aux marchés et à la jeunesse. Personne mieux que Hoerder par ses analyses des foules n'a réussi à définir le rôle et les exigences des compagnons à l'époque révolutionnaire.

Il va falloir ensuite examiner les foules du milieu de dix-neuvième siècle avec une sensibilité égale à celle dont Hoerder a fait preuve. Il semble bien d'après ce qui a été dit aujourd'hui qu'il se produisait entre les décennies 1850 et 1890 une jonction des luttes et des idéologies anciennes des artisans, et de celles, à l'aspect moderne, des ouvriers de l'industrie, des mines et du bâtiment. Voici une époque décisive pour la formation de la conscience de classe des ouvriers. C'est une époque qui nous reste obscure. Alors que de nombreuses études ont été effectués sur le mouvement ouvrier de ces années, très peu a été écrit sur les ouvriers eux-mêmes. Charles Tilly et William Reddy ont démontré l'importance de la transformation du style et du site des luttes populaires qui a eu lieu en France au cours de ces années.²¹ La mutation incomplète des émeutes alimentaires en grève marquait les luttes de cette époque. Elles ne se rangeaient ni d'un côté, ni de l'autre. Il faudrait pour les États-Unis aborder les grandes émeutes de cette période — surtout celle de 1863 et de 1877 — avec une sensibilité façonnée par ces recherches récentes et poser à ces émeutes des questions semblables à celles posées ailleurs. C'est seulement par ce moyen que l'on arrivera à découvrir le secret de la conscience ouvrière du dix-neuvième siècle.

²¹ Charles Tilly, "The Changing Place of Collective Violence," dans Melvin Richter (éd.), *Essays in Theory and History: An Approach to the Social Sciences* Cambridge 1970, pp. 139-64; William Reddy, "Neither Strike Nor Riot," conférence faite à The Institute of Advanced Study, Princeton 1976.